

NOTES ET MÉLANGES

Ivan le Terrible comme type religieux*

par Bernard MARCHADIER

Dans la tradition du remarquable « Karl Marx comme type religieux » du P. Serge Boulgakov¹, Alexander Dvorkin, soucieux de mettre en relief la dimension religieuse et idéologique à ses yeux trop souvent négligée du règne d'Ivan le Terrible, nous offre un passionnant portrait du premier des souverains moscovites à porter le titre de tsar. Avant d'aborder le fond de cet ouvrage, félicitons-nous, pour commencer, qu'il comporte une chronologie détaillée du règne d'Ivan, élément indispensable dans toute étude de ce genre.

Dans la préface, le regretté P. J. Meyendorff rappelle fort opportunément les analogies qui existent entre l'*opritchnina* du Terrible et le parti communiste de l'Union soviétique, et attire l'attention du lecteur sur le caractère « renaissant » du tsar moscovite, c'est-à-dire sur les traits qu'il partage avec un Louis XI de France ou un Henri VIII d'Angleterre. Cependant, quoique l'on trouve effectivement chez Ivan bien des points communs avec des souverains occidentaux de son époque², l'affirmation selon laquelle ceux-ci n'auraient pas tué moins d'hommes que lui nous semble faire bon marché à la fois des massacres de l'*opritchnina* et du souvenir épouvanté que le tsar russe laissa dans

* Alexander DVORKIN, *Ivan the Terrible as a Religious Type. A Study of the Background, Genesis and Development of the Theocratic Idea of the First Russian Tsar and his Attempts to establish « Free Autocracy » in Russia. Mit einem Vorwort von John Meyendorff*, OIKONOMIA, Quellen und Studien zur orthodoxen Theologie begründet von Fairy v. Lilienfeld, herausgegeben von Karl Christian Felmy und Heinz Ohme, Band 31, Erlangen, 1992, 133 pages.

1. Paris, 1929. Traduction française dans *Istina*, XXVII (1982), pp. 137-162.

2. Pour ce type de comparaisons, voir G. WELTER, *Histoire de Russie*, Paris, Payot, p. 117; N. RIASANOVSKY, *Histoire de la Russie*, Paris, R. Laffont, p. 171; J.H. BILLINGTON, *The Icon and the Axe*, New York, Vintage Books, p. 75.

son peuple. A notre avis, s'il est un prince « renaissant » comparable à Ivan par sa cruauté, ce serait plutôt le voïevode valaque Vlad l'Empaleur (+ 1476), plus connu sous le nom de Dracula³. La légende ne s'y est d'ailleurs pas trompée, qui a attribué rétrospectivement à Ivan certains méfaits de l'Empaleur (par exemple l'épisode des chapeaux cloués sur la tête des ambassadeurs turcs qui avaient refusé de se découvrir)⁴.

A. Dvorkin part de l'hypothèse que la correspondance qui nous est parvenue entre Ivan et le prince Kourbski — passé au service de l'ennemi polonais — est authentique⁵. Comme cette correspondance est une des sources essentielles de ce que l'on sait du Terrible, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce qui fut, il y a une vingtaine d'années, une des polémiques majeures de l'historiographie russe. C'est en 1971 que le chercheur américain Edward Keenan mit le feu aux poudres en publiant son étude *The Kurbskii-Groznyi Apocrypha*⁶. Keenan constate tout d'abord qu'il n'y a aucun manuscrit autographe de cette correspondance et que l'authenticité de celle-ci n'a jamais été établie scientifiquement. De plus, on n'en trouve aucune mention ni chez les étrangers présents en Russie à la fin du xvi^e siècle, ni dans la littérature polémique ukrainienne, ni dans les chroniques moscovites. Le plus probable est donc, selon Keenan, que cette correspondance est apocryphe. La première lettre de Kourbski serait due au prince Semion Chakhovskoï, polygraphe habile et érudit⁷ qui, vers 1625, aurait écrit au tsar Fiodor Mikhaïlovitch pour se plaindre des persécutions dont il faisait l'objet. Il aurait plagié, à cette fin, la supplique adressée en 1566 par un moine ukrainien nommé Isaïe, à laquelle il aurait ajouté une préface composée vers 1620 par le prince I.A. Khvorostinin. Mais Chakhovskoï n'envoya jamais son épître au tsar et, rentré en grâce, il l'attribua, dans un post-scriptum, à son lointain cousin Kourbski. Quelque temps après (avant 1633 en tout cas), Chakhovskoï composa une première version de la réponse d'Ivan le Terrible, remaniée ensuite, à la fin du règne d'Alexis Mikhaïlovitch, par des proches du tsar. L'*Histoire d'Ivan IV*, traditionnellement attribuée à Kourbski, elle aussi, serait également le produit d'une interpolation et aurait été composée par des ennemis d'Alexis Mikhaïlovitch qui, par Ivan interposé, auraient visé le Romanov. Au reste, Keenan soutient — contre l'opinion commune⁸ — que Kourbski

3. Voir *Povest o Drakoule*, Moscou-Léninegrad, Naouka, 1964. Précisons à toutes fins utiles que le Dracula de la légende russe n'a rien de commun avec le châtelain vampire imaginé à la fin du siècle dernier par Bram Stoker.

4. N.K. GOUDZI, *Istoria drevnei rousskoï literatoury*, Moscou, 1966, p. 274.

5. Il en existe une traduction française de D. OLIVIER : *Ivan le Terrible ; épîtres avec le Prince Kourbski*, Paris, 1959.

6. Harvard University Press, Cambridge, 1971.

7. Voir GOUDZI, *op. cit.*, pp. 496 et suiv.

8. Voir *Ibid.*, pp. 351-354 ; G. FLOROVSKI, *Pouti russkogo bogoslovïa*, Paris, 1937, pp. 32-33 ; D.S. LIKHATCHEV, « Stil proisvedenii Groznogo i stil proisvedenii Kourbskogo » dans *Perepiska Ivana Groznogo s Andreem Kourbskim*, Léninegrad, Naouka, 1979, pp. 202-205.

n'a non seulement rien écrit de significatif mais n'a probablement jamais ouvert un seul livre⁹.

Les critiques de Keenan suscitèrent un grand émoi chez les spécialistes et, en 1974, une conférence fut organisée au Canada pour faire le point de la question¹⁰. Depuis, l'Anglais J.-L. Fennell (*Russia Mediaevalis*, T. II, Munich, 1975, pp. 188-198) a démontré que les constructions textologiques de Keenan ne résistaient pas aux critiques de ses adversaires, et que le fondement de son édifice critique, à savoir le lien entre les lettres du moine Isaïe et celles de Kourbski, ne tenait pas, ce que des spécialistes soviétiques renommés comme A.A. Zimin et Ia.S. Lourié ont confirmé peu après.

Pour Ia. Lourié¹¹, l'absence de manuscrit autographe, si elle est gênante, ne suffit pas pour mettre en doute l'authenticité de la correspondance, car c'est là un phénomène courant dans la littérature médiévale. Le montage imaginé par Keenan suppose en outre chez Chakhovskoï un travail d'érudition colossal et une surprenante connaissance du siècle précédent. Keenan, qui ne parvient pas à dater la *Supplique* du moine Isaïe, ne saurait non plus en établir l'antériorité sur la première lettre de Kourbski. Le plus vraisemblable, toujours selon Lourié¹², est donc l'inverse de ce que pense Keenan, à savoir qu'Isaïe s'est inspiré de la première lettre de Kourbski pour rédiger sa *Supplique*.

Quant à la réponse d'Ivan, envoyée cinq ou six semaines après réception de la lettre de Kourbski (mai 1564), elle est certes beaucoup trop longue et complexe pour avoir été écrite en si peu de temps par le Tsar lui-même. Elle a donc sans doute été composée par la Chancellerie, les passages clés étant dictés par Ivan, ce qui explique l'absence d'unité dans le style. Enfin, si la lettre d'Ivan ne se trouve mentionnée dans aucune bibliographie de son temps, c'est probablement, explique Ia. Lourié, du fait des zigzags de la politique intérieure à la fin du règne du Terrible, lequel en aurait fait retirer toutes les copies.

Il semblerait donc, en l'état actuel des connaissances, que l'on puisse à bon droit considérer la *Correspondance* comme authentique, du moins pour l'essentiel.

Le premier événement marquant noté par A. Dvorkin remonte à 1541. Ivan a alors onze ans. Le 30 juillet, l'armée russe défait sur l'Oka les troupes du khan tatar Saïd Guirey. Pendant qu'au loin se déroule cette bataille décisive, Ivan est abîmé en prière dans la cathédrale de la Dormition du Kremlin. Toute sa vie, il restera persuadé que c'est par son intercession que la victoire a pu être remportée sur l'ennemi impie.

L'auteur nie en revanche qu'Ivan ait été marqué par une enfance perturbée. La plupart des historiens, ne s'appuyant que sur les propres

9. KEENAN, *op. cit.*, p. 59.

10. Sur toute cette polémique, voir Ia. S. LOURIÉ, « Perepiska Ivana Groznogo s Kourbskim v obchtchestvennoï mysli drevnei Roussi » dans *Perepiska*, pp. 251 et suiv.

11. *Ibid.*, p. 218.

12. *Ibid.*, p. 223.

écrits d'Ivan, notamment sur sa première lettre à Kourbski¹³, soutiennent en effet que les menaces et les insultes des boyards auraient déséquilibré le jeune tsarévitch orphelin. Or les sources de l'époque ne mentionnent pas pareils abus et, sauf quand ils firent arrêter leurs ennemis dans les appartements mêmes d'Ivan, les Chouïski, ses tuteurs, ne l'associèrent pas à leurs querelles. C'est à l'âge adulte seulement que, pour se débarrasser de ses adversaires, Ivan invoqua l'irrévérence des boyards à son endroit pendant sa jeunesse.

Dans sa correspondance, Ivan mentionne aussi l'« esclavage » où il aurait été tenu dans son enfance. Avant de prendre ces plaintes pour argent comptant, il faut considérer qu'Ivan était l'héritier du trône, et qu'il était normal que ses tuteurs essaient d'éloigner de lui les favoris qui pouvaient lui être nuisibles. Ajoutons aussi qu'un an après que Fiodor Vorontsov, un des proches d'Ivan, eut été écarté de lui, l'héritier du trône se vengeait de ceux qui le tenaient en « esclavage » en faisant assassiner André Chouïski, jeté en pâture à des chiens affamés¹⁴ (29 décembre 1543). Il n'avait alors que treize ans.

Contrairement à ce qu'avance Klioutchevski, et à ce qu'ont répété après lui nombre d'historiens¹⁵, Ivan n'eut pas une jeunesse studieuse. Ses tuteurs encouragèrent plutôt ses pires instincts, et l'on vit le tsarévitch se plaire, à douze ans, à jeter chats et chiens du haut des tours du Kremlin puis, à quinze ans, à traverser au galop les ruelles de sa capitale, écrasant les passants et troussant les femmes. Ce qui caractérisa surtout son enfance, c'est l'absence de discipline, ainsi qu'il le reconnaît lui-même dans son adresse au Concile des Cent Chapitres (Stoglav)¹⁶. Quand il fut hors de tutelle, Ivan n'était rien moins que prêt, à quinze ans, à exercer ses fonctions de souverain.

C'est un an après, en 1546, qu'eut lieu un événement révélateur de la personnalité d'Ivan et lourd de conséquences. Revenant de campagne contre le khan de Crimée, il rencontra avec sa suite une cinquantaine de mousquetaires de Novgorod, qui se plaignirent à lui des agissements du vice-régent, le prince Tourountaï-Pronski. Ivan, peu soucieux d'entendre leurs doléances, ordonna qu'on chassât ces importuns. Mais ils résistèrent et, dans la bagarre qui s'ensuivit, une douzaine d'hommes furent tués. Apeuré, Ivan s'enfuit pour rejoindre son campement. Nul doute que le traitement effroyable qu'il réserva des années plus tard (en 1570) à la population de Novgorod¹⁷ ne s'explique en partie par cet épisode. Honteux de sa couardise, Ivan s'attacha ensuite à en supprimer tous les témoins.

Ivan avait un vif sentiment de la dimension eschatologique propre à la doctrine de la « Troisième Rome ». Dans l'idée que Moscou était la dernière Rome, il n'y avait en effet pas que vantardise ou défi, mais

13. *Perepiska*, pp. 75 et suiv.

14. N. BRIAN-CHANINOV, *Histoire de Russie*, Paris, Fayard, 1929, p. 131.

15. WELTER, *op. cit.*, p. 113 ; RIASANOVSKY, *op. cit.*, p. 160.

16. STOGLAV, Letchworth, Bradda Books, 1971, p. 28.

17. Pendant le mois de janvier 1570, Ivan fit exécuter quelque 30 000 Novgorodiens.

aussi la conviction que Moscou était l'ultime chance donnée à l'humanité. Si elle perdait la vraie foi, l'histoire devait prendre fin. Comme le moine Philothée, auteur de la formule théocratique de la « Troisième Rome », Ivan était donc persuadé de la nécessité absolue d'extirper le mal de la Moscovie. Pour bien marquer que le Tsar russe était le successeur légitime de l'Empereur de la Deuxième Rome, le *basileus* byzantin, le métropolite Macaire avait enrichi le rite du couronnement de toutes sortes d'interpolations qui en soulignaient la grandeur et la dimension théocratique. Cela dit, Macaire ne peut être tenu responsable de la mégalomanie de son élève car, dans ses lettres, il ne cesse d'insister sur la nécessité de la « symphonie » du trône et de l'autel et sur le fait que le souverain perd sa légitimité quand il désobéit aux « saints préceptes des vénérables Pères ».

Pas plus son couronnement (janvier 1547) que son mariage avec la douce Anastasia Zakharina n'amenèrent Ivan à changer de vie, et on le vit comme avant se plaire aux grossièretés, s'abandonner à la débauche et ordonner des exécutions arbitraires. Ce qui l'amena à se ressaisir, ce furent les incendies de Moscou au printemps 1547 et les révoltes populaires lors desquelles Youri Glinski fut assassiné (juin 1547). Alors, déclara-t-il plus tard devant le Stoglav, « la crainte entra en mon âme »¹⁸. La crainte (*strakh*) semble du reste le mot clé de la psychologie religieuse d'Ivan. Dans le « canon » qu'il composa par la suite à l'Archange saint Michel, il le nomme « ange redoutable et meurtrier », « terrible messager », « grand rusé », « guerrier redoutable », « saint ange de feu »...¹⁹.

C'est en 1548 seulement, soit un an après son couronnement, qu'Ivan, à l'âge de dix-huit ans, entreprit, sous la direction du métropolite Macaire et du prêtre Sylvestre, des études non seulement sérieuses mais ardentes, surtout dans les domaines qui le préparaient à exercer ses devoirs d'état, comme l'histoire romaine. Il y excella, et l'on peut dire que le Tsar acquit une excellente culture.

Macaire et Sylvestre partageaient un même souci, celui de renforcer l'unité d'un État qui, à mesure qu'il s'étendait vers l'est non russe, perdait de sa cohésion. D'où l'entreprise de codification qu'avec l'appui du Tsar ils purent mener à bien au cours de ces années : convocation du Stoglav pour renforcer l'Église, publication du *Domostroi*²⁰ pour unifier les mœurs, ainsi que d'ouvrages capitaux comme les *Stepennaïa kniga*, *Tsarstvennaïa kniga* et *Litsevoi svod*, qui présentaient une histoire harmonieuse de la Russie, héritière directe de l'Empire byzantin.

Cependant, le modèle n'était pas seulement byzantin. Sylvestre était originaire de Novgorod, où les influences occidentales se faisaient fortement sentir, et A. Dvorkin note finement que le pessimisme quant à la nature humaine qui constitue la philosophie sous-jacente du *Domostroi* est plus caractéristique de la Renaissance occidentale que de Byzance.

18. *Stoglav*, p. 31.

19. LIKHATCHEV, *op. cit.*, p. 200.

20. Traduction française d'E. DUCHESNE *Le Domostroi (ménagier russe du XVI^e siècle)*, Paris, 1910.

C'est encore à l'initiative de Sylvestre que le palais du Kremlin se couvrit de fresques plus allégoriques et historiques que théologiques²¹. On trouve aussi dans la décoration de la collégiale de l'Archange du Kremlin, qui date de cette époque, des thèmes militaires nouveaux, étrangers à l'art religieux byzantin.

Les réformateurs politiques les plus écoutés alors sont tous des « occidentaux » : Artémi et Ermolaï-Erazm viennent de Pskov et le publiciste Ivan Peresvetov, originaire de Lituanie, avait servi comme mercenaire en Pologne, en Hongrie et en Moldavie. C'est lui qui introduisit en Russie la doctrine politique dont il avait pu observer ailleurs l'essor — l'absolutisme —, offrant ainsi de la monarchie une image toute différente, transposée de la Renaissance.

Pour Peresvetov, la panacée contre les maux politiques est un monarque fort, « terrible » : « Si le Tsar est doux et humble sur son trône, dit-il, son empire se réduira à sa plus simple expression et sa gloire diminuera. Mais si le Tsar sur son trône est terrible (*grozen*) et sage, alors son empire et son nom seront glorieux dans toutes les nations. » Byzance n'est pas tombée parce qu'elle avait trahi la foi, mais parce que ses élites s'étaient amollies. Son conquérant, le Turc Mehmet II, fut en revanche le type du monarque idéal, car il savait se faire craindre pour imposer le règne de la justice. Il sut aussi s'entourer d'hommes sages — et Ivan devait par la suite s'efforcer de l'imiter en réunissant autour de lui son « Conseil élu » (*Izbrannaïa Rada*). Peresvetov ne recommandait qu'une peine, la peine de mort, la différence de gravité entre les délits se mesurant au nombre de tortures infligées au condamné.

On le voit, Peresvetov sépare nettement le politique du religieux, et dans ses idées, en tout opposées à l'idéal de « symphonie » encore défendu par Macaire, on retrouve des conceptions répandues par le Français Jean Bodin et surtout par le Florentin Machiavel, que le Russe avait peut-être lu²². Quoi qu'il en soit, l'image du souverain idéal que présente Peresvetov n'est plus médiévale, c'est celle des « terribles » princes de la Renaissance que furent un Henri VIII, un Philippe II ou un César Borgia. Trait bien de cette époque : le critère ultime de la valeur d'un homme n'est plus sa foi mais son intelligence. Cela dit, si l'on peut penser qu'Ivan a effectivement lu les épîtres que Peresvetov lui avait adressées, il faut aussi noter qu'il ne les mentionne jamais dans ses propres écrits²³.

C'est en 1549 qu'Ivan s'entoure de son Conseil élu, à la tête duquel il place le prêtre Sylvestre et Alexis Adachev, un modeste officier de la cour. Le but de l'opération est d'affaiblir la noblesse terrienne au

21. Sur le changement d'orientation dans la peinture d'icônes, voir FLOROVSKI, *op. cit.*, p. 27.

22. Notamment pour ce qui est de la crainte que doit inspirer le Prince (*Le Prince*, chap. XVII). Voir M. CHERNIAVSKY, « Ivan the Terrible as Renaissance Prince », *Slavic Review* XXVII (juin 1968), pp. 195-211.

23. LOURIÉ, *op. cit.*, p. 231.

profit d'une noblesse de service, évolution que l'on retrouve à la même époque en Occident. La « lutte contre les boyards » ne commence donc pas, comme on l'a dit, avec l'*opritchnina*, mais dès le temps de l'*Izbrannaïa Rada*. Auparavant, Ivan avait réuni un « Conseil de la réconciliation », dont les mots clés étaient « repentance » et « justice » : on le voit, c'est la rénovation morale à l'échelle de toute la nation qui était alors à l'ordre du jour.

C'est non seulement pour œuvrer à cette réconciliation et renforcer la discipline ecclésiastique que fut convié le concile du Stoglav (1551)²⁴, mais pour réaffirmer la *translatio imperii* au profit de la Russie et, confirmant le *Domostroï*, rappeler au chrétien qu'il était tenu d'obéir inconditionnellement à son père spirituel, responsable de son salut au jour du Jugement. Sur le plan juridictionnel, une certaine séparation fut maintenue entre l'Église et l'État, la « primauté ontologique » du sacerdoce étant contrebalancée par la « primauté historique » de l'État, la bénédiction divine harmonisant l'une et l'autre. La « symphonie » qui s'en dégageait reposait en fait sur la bonne volonté des deux parties, et elle resta en gros possible tant qu'Ivan écouta Macaire, Sylvestre et le Conseil. Mais les ambiguïtés du Stoglav étaient telles sur ce point qu'Ivan et Kourbski, en invoquant son autorité, pourront en donner des interprétations opposées. On trouve cependant déjà dans le Stoglav l'idée qu'un autocrate véritable est une bénédiction pour le pays. Concile de *restauration* (des mœurs, de l'orthodoxie, de l'Église), le Stoglav préconise aussi une sorte de retour à l'Age d'or tel que le conçoit Ivan et qui s'est interrompu avec les menées des boyards. Et Peresvetov de l'encourager : « Tu es terrible et sage, ô Souverain. Tu mèneras les pécheurs au repentir et instaureras la justice dans ton royaume ».

La prise de Kazan (2 octobre 1552), grand fait d'armes du règne, nous montre un Ivan dans des attitudes que nous lui connaissons déjà : il ne participe pas directement au combat (nous avons vu qu'il ne se distinguait pas par la hardiesse) et, pendant le siège, s'occupe davantage d'organiser les prières que les opérations militaires, laissées à Kourbski. Lors de l'assaut final, il est dans sa chapelle, et il n'en sortira qu'après avoir appris que la ville est prise. Ne s'était-il pas dès l'enfance persuadé de l'efficacité d'une prière qui avait aussi le mérite de le soustraire aux coups ? Ses généraux, après la campagne, lui reprocheront sa discrétion sur le champ de bataille en termes à peine voilés, l'humiliant ainsi profondément²⁵. Mais, de retour à Moscou, la population l'acclame avec un tel enthousiasme qu'il croit à sa valeur militaire, se persuadant par contrecoup de la perfidie des militaires.

Le Prince Kourbski et l'historien Karamzine ont soutenu que le basculement de la vie d'Ivan — qui, de sage et pieux, serait devenu un

24. Soit peu après le Concile de Trente (1545), auquel on a pu le comparer (voir FLOROVSKI, *op. cit.*, pp. 24 et suiv.).

25. On en trouve l'écho dans sa première lettre à Kourbski. Voir *Perepiska*, p. 80.

tyran monstrueux — aurait été provoqué par la mort de la Tsarine Anastasia (7 août 1560). Pour A. Dvorkin, c'est exagérer l'influence qu'elle exerçait sur son époux. On a vu que le mariage n'avait pas assagi Ivan et que Macaire et Sylvestre le rappelaient sans cesse au devoir de chasteté. S'il pleura beaucoup aux obsèques de la Tsarine, il annonça dix jours après son intention d'épouser la fille du Roi de Pologne. Il n'est donc pas exact qu'Ivan ait changé brusquement à la mort d'Anastasia, et il semble plutôt qu'avec ses alternances de colères et de repentirs son caractère soit resté le même toute sa vie.

Sa grave maladie de 1553 et, la même année, la mort du Tsarévitch, avaient été pour Ivan des avertissements d'en-haut, des marques de désapprobation divine. C'est Karamzine qui a lancé l'idée — admirablement illustrée au cinéma par Eisenstein, dans une scène d'un pathétique inoubliable — que les boyards scellèrent leur perte en refusant de prêter serment au petit Dimitri alors qu'Ivan se croyait mourant. Cet épisode n'est pas mentionné par l'auteur des notes marginales du *Litsevoi Svod* (où sont pourtant rapportées les avanies qu'Ivan aurait subies de la part des boyards pendant sa minorité). De plus, nous voyons Ivan, une fois guéri, promouvoir des boyards comme A. Adachev et son père, et nommer le prince Vladimir Staritski régent en cas de décès du Tsar et du Tsarévitch. Il semble aussi que Sylvestre ait été innocent de la trahison dont la postérité l'a accusé. Le plus probable est qu'Ivan, après la campagne de Kazan, ait voulu se débarrasser des Adachev et Staritski, et que sa maladie lui fit craindre que ce fût là un péché, l'amenant à les promouvoir pour se racheter. Mais il en garda, apparemment, un goût saumâtre.

C'est à l'issue du service d'action de grâce qui suivit sa guérison qu'Ivan rencontra l'évêque honoraire Vassian Toporkov, qui lui recommanda de ne garder auprès de lui aucun conseiller qui fût « plus sage que lui », de peur de se trouver sous sa coupe. Ivan fut si saisi de la justesse de ce propos qu'il baisa la main du prélat. Peu après, le Tsarévitch mourait. Dieu continuait donc à en vouloir au Tsar. Petit à petit, il en vint à se convaincre qu'il ne suivait pas la bonne voie et que Toporkov avait raison. Ce qui agréait à Dieu et rendait prospère un royaume, ce n'était pas la piété personnelle du souverain, c'était une autocratie sans limites, un monarque doté d'un pouvoir absolu, dont la volonté était l'instrument de la volonté divine ou, plutôt, s'identifiait à elle.

La guerre de Livonie offrit à Ivan l'occasion de rompre avec ses conseillers. Ceux-ci lui recommandaient de se tourner non vers l'ouest mais vers le sud, vers la Crimée, et la plupart des historiens ont, par la suite, jugé ce conseil irréaliste. A. Dvorkin, suivant en cela Kostomarov et Vernadsky, pense au contraire que la « Rada » voyait juste, car c'étaient les Tatars du sud qui menaçaient immédiatement Moscou, et non les Livoniens (tout important qu'eût été le projet de « fenêtre sur l'Europe », promis à la fortune que l'on sait). En cela, le Conseil se montrait fidèle à l'idée de *translatio imperii*, à la mission de la Troisième Rome et Deuxième Jérusalem, appelée par la Providence à libérer les

fidèles asservis par l'islam et à délivrer Constantinople. C'était une conception qu'Ivan avait abandonnée ; ce qu'il voulait, en prince moderne, c'était faire de la Russie une monarchie nationale puissante, à l'instar de l'Espagne, de l'Angleterre ou de la France.

Face à l'Occident, qu'il admirait tout en le couvrant d'injures, Ivan montrait un mélange — assez habituel, il faut bien le reconnaître — de sentiments d'infériorité et de supériorité. Il avait conscience d'être le plus grand monarque d'Europe, seulement égalé peut-être par l'Empereur allemand, mais ressentait néanmoins le besoin de justifier ses prétentions en s'inventant une généalogie qui, par les Allemands précisément²⁶, le faisait descendre d'un Prou, frère légendaire de l'Empereur Auguste²⁷. Curieusement, il ne se réclama jamais des Paléologues, dont il descendait pourtant par sa grand-mère, nièce du dernier empereur byzantin. Sans doute ne voulait-il rien avoir de commun avec les perdants de l'histoire.

Que les Grecs aient été punis pour avoir trahi l'orthodoxie chrétienne en acceptant l'Union de Florence (1439), c'était, en Moscovie, l'opinion commune. Mais alors comment expliquer les succès politiques et la prospérité de l'Occident, qui s'était détourné de la vraie foi bien avant Byzance ? Tel était le secret qu'Ivan voulait percer. On sait son intérêt pour les religions de l'Occident, son goût des débats théologiques érudits avec des étrangers. Dût sa piété cruellement souffrir des « blasphèmes » qu'il entendait de la bouche de ces hérétiques, il ne résistait pas à l'occasion de s'entretenir avec de savants voyageurs. Cependant, il ne douta jamais de la supériorité de l'Orthodoxie.

Il trouva, semble-t-il, la réponse chez Peresvetov : la prospérité de l'État n'est pas liée à la foi, mais à la justice, laquelle ne peut s'imposer que par la crainte. Le vrai tsar doit donc se montrer terrible, à l'instar du Dieu de Justice. Comme le disait encore Peresvetov : « Si seulement la foi chrétienne pouvait se combiner à la justice turque, la Russie converserait avec les anges ». Les premiers succès de la guerre de Livonie confirmèrent Ivan dans son opinion : la faiblesse de la Livonie et de la Pologne n'était-elle pas due à l'absence d'autocratie ?

Quand Macaire meurt (1563), c'est le dernier représentant de la théocratie byzantine qui disparaît, et son successeur ne sera plus consulté, le clergé étant désormais réduit à sa fonction liturgique. Le Tsar ne veut plus écouter l'Église²⁸, même quand elle entend exercer

26. Il le dira à l'Anglais Fletcher : « Je ne suis pas russe. Mes ancêtres étaient allemands ». Il soutenait aussi que le mot « boyard » venait de « bayern » (c'est-à-dire « bavarois »).

27. L'idée en avait été avancée au début du siècle par un certain Spiridon, prêtre de Tver, dans sa « Poslanie o Monomakhovom ventse » (« Épître sur la couronne de Monomaque ») (LOURIÉ, dans *Perepiska*, p. 230). Sur cette légende, voir GOUDZI, *op. cit.*, pp. 264 et suiv.

28. Il lancera au métropolite Philippe : « Tais-toi, et bénis-nous selon notre bon plaisir » (G.P. FEDOTOV, *Sviatoï Filipp Mitropolit Moskovskii*, Paris, YMCA Press, 1928, p. 174). C'est, semble-t-il, Merejkovski qui faisait observer que si Louis XIV avait pu dire « L'État c'est moi », seul le Tsar de Moscou pouvait soutenir « L'Église c'est moi ».

encore son devoir d'intercession (*petchalovanie*). Dieu Lui-même a-t-il eu pitié du peuple quand Il l'établit en Terre promise ? Or la tâche d'Ivan est d'instaurer une nouvelle théocratie, dans l'esprit d'autres autocrates de son siècle, auxquels on peut aussi le comparer : un Calvin à Genève ou un Jean de Leyde à Munster.

Dans ses lettres à Ivan, Kourbski insiste, fidèle en cela aux leçons de son maître Maxime le Grec, sur les obligations morales du Tsar. Pour Ivan, morale et politique sont deux sphères totalement distinctes. L'autocratie est le seul régime authentiquement chrétien, et c'est dans les pays impies que les souverains gouvernent en fonction des exigences de leurs sujets. Quant aux hiérarques, il faut les écarter du pouvoir : si Byzance est tombée, c'est aussi parce qu'elle était dirigée par les prêtres²⁹. Ivan va plus loin encore : si désobéir au Tsar revient à désobéir à Dieu et doit être puni comme hérésie et apostasie, les pensées sont aussi punissables que les actes, car on ne pèche pas seulement par action.

La désobéissance au Tsar n'est légitime que dans un cas : s'il s'écarte de l'orthodoxie chrétienne — comprise, bien sûr au sens technique du terme. Mais même alors ses sujets lui doivent le respect. Or Ivan est bien certain de ne s'être jamais éloigné d'un iota de la vraie foi. Il faut dire qu'il en a une conception essentiellement formaliste : il respecte les jeûnes mais entretient des maîtresses, ne rate pas un office mais se plaît aux tortures, honore le clergé mais fait assassiner le métropolite Philippe. Autre formalisme : la « confession » qu'il écrit en 1572, notamment à l'intention de ses enfants. Elle est modelée en grande partie sur les psaumes de pénitence et sur les *Conseils d'Aristote à Alexandre*. C'est donc une œuvre surtout littéraire, sans repentir véritable.

De même qu'une déviation minime par rapport à la foi orthodoxe entraîne hérésie et perdition, de même ce qui entame l'autocratie compromet la vie du pays. Un roi qui n'est pas entièrement libre est hérétique. Et Ivan d'écrire au Polonais Chodkiewicz : « Vous tenez votre souverain pour saint et clément, mais vous lui avez ôté la liberté. Or quelle miséricorde peut-il montrer s'il n'est pas libre en tout ? Seule la miséricorde de celui qui exerce l'autorité est réelle. »

A Kourbski qui lui reproche de ne pas s'amender et d'accabler son royaume sous le poids de ses péchés, Ivan répond en distinguant sa personne de son office. Il n'a pas péché en tant que souverain mais en tant qu'homme. Si comme homme le Tsar est sujet aux mêmes faiblesses que ses semblables, comme souverain il est au-dessus des jugements et des devoirs des simples mortels³⁰. On reconnaît là encore Machiavel : les commandements chrétiens ne valent pas pour le Prince, qui doit

29. *Perepiska*, p. 70.

30. Dans une lettre au monastère Kyrillo-Belozerski (1573), il répète à plusieurs reprises : « Pécheur en tant qu'homme, je n'en suis pas moins juste en tant que tsar ». On notera aussi qu'il accepta l'excommunication qui le frappa quand il se remaria pour la cinquième fois, et se tint désormais éloigné des sacrements.

même les rejeter pour préserver l'État et bien gouverner. Il y a cependant une différence de taille entre le Prince selon Machiavel et Ivan, à savoir que le premier se place sur un plan strictement laïc alors que le souverain moscovite se croit responsable du salut de ses sujets. Il l'écrit à Kourbski : « Je crois que je serai jugé, moi l'esclave, non seulement pour mes péchés, volontaires et involontaires, mais pour les péchés que mes sujets auront commis du fait de mon imprudence »³¹. Il reproche aussi à son correspondant de ne pas vouloir sauver son âme en rentrant à Moscou recevoir de son souverain le juste châtiment de sa trahison³². C'est par l'intermédiaire de Son serviteur le tsar que Dieu se soumet le peuple. Le souverain joue donc un rôle salvifique en privant ce dernier de la liberté, qui est le plus dangereux des biens. Au reste, Ivan ira jusqu'à écrire au Roi de Pologne que la liberté « n'a jamais existé ». On peut penser également qu'Ivan est parfaitement sincère quand il se défend devant Kourbski de faire exécuter ses sujets *en vain* ; la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy le choqua d'ailleurs profondément et il écrivit à l'Empereur Maximilien qu'il déplorait « ce massacre sans cause ».

L'*opritchnina*, qui commence avec le départ du Tsar pour Kolomenskoïe (3 décembre 1564), n'est pas seulement une manœuvre pour exterminer la classe des boyards, comme le prétend Kourbski. En fait, il n'y avait pas vraiment de « parti des boyards », et ce n'est pas chez ceux-ci en tant que groupe social qu'Ivan voyait la racine des maux de la Russie. Il ressort en effet des statistiques établies par S.B. Veselovski³³ que pour un boyard ou un prince exécuté on compte trois ou quatre membres de la noblesse de service et une quarantaine de plébéiens. Machiavel, encore une fois, éclaire la politique d'Ivan, et permet de voir que l'*opritchnina* ne fut pas le caprice d'un demi-fou sanguinaire comme on l'a souvent soutenu. Le Florentin ne recommande-t-il pas au Prince de déporter des populations dans des provinces nouvellement conquises, de faire appel aux masses, d'exécuter la première génération de miliciens pour la punir des crimes commis ?

Ce contre quoi l'*opritchnina* est dirigée, ce n'est pas une classe mais le système des gens en place, le but étant d'instaurer la « libre autocratie », seul régime légitime aux yeux d'Ivan. État dans l'État, l'*opritchnina* devait finir par être tout l'État.

Il y a, comme on l'a souvent fait remarquer, une similitude frappante entre la place de l'abbé chez les auteurs « joséphiens » (disciples de Joseph de Volokolamsk) et le rôle du Tsar tel qu'Ivan le concevait. De fait, la vie des quelque trois cents « opritchniki », choisis parmi les plus féroces, qui formaient l'entourage d'Ivan au bourg d'Alexandrov (Alexandrovskaja Sloboda) était soumise à une règle quasi monastique : Maliouta Skouratov (de sinistre mémoire) était « parecclesiarche »

31. *Ibid.*, p. 90.

32. *Ibid.*, p. 64.

33. *Issledovania po istorii opritchniny*, Moscou, 1963.

(assistant du cérémoniaire), tous portaient des robes sombres par-dessus leurs somptueux habits. Ivan, levé à trois heures, sonnait matines en personne. Quinconque manquait l'office était condamné à huit jours de cachot. Le front d'Ivan portait les marques de ses violentes prosternations, et c'était lui qui se chargeait des lectures pendant les repas. Cela dit, au cours de ceux-ci l'hydromel et le vin coulaient à flots. En fin d'après-midi, Ivan aimait à se rendre à la prison pour torturer lui-même les détenus. Puis, à vingt heures, il chantait les vêpres. A vingt et une heures sonnait l'heure du coucher. Il arriva au Terrible d'annoncer ses décisions les plus cruelles à l'office de matines ou pendant la liturgie. Selon Fedotov³⁴, ce trait dément l'idée d'alternances de cruauté ou de débauche et de repentir chez Ivan. C'est un pervers, qui se plaît à associer la bestialité aux formes de la piété. Likhatchev, pour sa part, souligne la duplicité d'Ivan : « Feignant la modestie et l'humilité, il se moque en même temps de sa victime. Il aime les colères soudaines, les meurtres et les tortures inattendus »³⁵. Le mot *opritchnina* existait avant le Terrible, pour désigner un domaine séparé. La racine « opritch » (« à part ») a donc un sens voisin de celle qui a servi à constituer le mot « inok » (« moine ») sur la racine « in » (« seul »), calque du grec « monakhos » (de « monos »). Il est difficile de ne voir là qu'une simple coïncidence.

Mais les opritchniki, qui pouvaient se marier et portaient les armes, font moins penser à des moines orientaux qu'aux chevaliers teutoniques sécularisés après la conversion au luthéranisme (1525) de leur Grand Maître Albert de Brandebourg. Il n'est pas exclu qu'Ivan ait admiré ce modèle médiéval du combattant et il n'est pas faux de le voir comme un caricatural *Grossmeister* en son *Ordenskapell* d'Alexandrov. Il connaissait aussi l'ordre des dominicains, implanté en Lituanie et en Ukraine. Mais son rapport avec eux reste lointain et A. Dvorkin se trompe en supposant que l'emblème que tout opritchnik portait à la selle de son cheval (une tête de chien et un balai) pourrait avoir eu pour origine le jeu de mots populaire sur le nom des ces derniers (*Domini canes*), même s'il est vrai que l'un des blasons de l'ordre des prêcheurs (un animal portant en gueule une torche de feu, signifiant l'évangile, et une branche d'olivier) avait cours à l'époque.

Attentif au développement des hérésies en Occident et aux guerres de religion qui l'ensanglantaient, Ivan a cru nécessaire d'emprunter à ce même Occident les moyens de lutte contre les séditions qu'il craignait dans son royaume, notamment en créant un ordre militaire doté, à l'instar des modèles occidentaux, de l'extraterritorialité.

Le métropolite Philippe a été l'un des rares à saisir l'essence de l'*opritchnina* et à faire des reproches à Ivan, d'abord en privé, puis en public³⁶. Aussi Ivan le fit-il exécuter. Quant à ses sujets, ils ne comprirent

34. *Op. cit.*, p. 136.

35. *Perepiska*, p. 191. Voir aussi pp. 200-201.

36. FEDOTOV, *op. cit.*, pp. 142 et suiv.

jamais de quoi il retournait. Mais, selon la logique délirante d'Ivan, s'ils ne comprenaient pas, c'est qu'ils étaient pervers. Et les exécutions de se multiplier, jusqu'au désastre final. Quand Ivan se fut convaincu de l'échec de l'*opritchnina*, il lui restait dix années à vivre, au cours desquelles il connut « l'enfer dès ce monde », selon l'expression de Fedotov³⁷. Il ne saisissait pas pourquoi la colère de Dieu s'abattait sur lui. Quand il mourut, c'était, à 54 ans, un vieillard.

En conclusion, A. Dvorkin fait observer que l'idée fondamentale d'Ivan est celle d'autocratie, à la réalisation de laquelle ont à la fois concouru son obstination personnelle, sa conviction que Dieu voulait la même chose que lui et sa fascination pour l'Occident. Mais, dans l'ensemble, Ivan resta plus un théoricien qu'un homme d'action. Terreur et cruauté furent à ses yeux les deux instruments du pouvoir. Il est souvent comparé dans l'historiographie russe à Pierre le Grand. L'un et l'autre ont voulu réformer l'État et l'ont bouleversé, l'un et l'autre, hantés par l'Occident, ont cherché à s'installer en Livonie, l'un et l'autre se sont efforcés de limiter le pouvoir de l'Église et de créer un nouveau césaropapisme. Ils ont aussi de nombreux traits personnels communs : curiosité insatiable, caractère emporté, cruauté. L'un et l'autre eurent une enfance troublée, tuèrent leur propre fils, menèrent une vie de débauche et moururent prématurément usés au début de la cinquantaine. Au reste, Pierre admirait Ivan. Mais, à la différence de celui-ci, il était doué de sens pratique et laissa une œuvre durable. Il y avait en lui le désir d'innover, alors qu'Ivan était soucieux de *restaurer* un ordre ancien, de réparer le mal fait pendant sa minorité. Même quand il rompt avec les traditions nationales, c'est au nom de la Tradition, convaincu que son royaume est la dernière théocratie et lui le seul souverain chrétien restant au monde. Mais, en faisant assassiner le métropolite Philippe par Maliouta Skouratov, n'avait-il pas ébranlé les bases mêmes de la théocratie ?

37. *Ibid.*, p. 167.